

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉTABLISSEMENT DE SAINT-NICOLAS, POUR L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DES PETITS ORPHELINS, JUGÉ PAR UN ADMIRATEUR DE LA RÉVOLUTION DE JUILLET.

L'œuvre créée par Mgr de Bervanger est appréciée de nos lecteurs : mais ils nous sauront gré de leur faire connaître l'hommage que vient de lui rendre, dans le journal *l'Univers*, un écrivain admirateur de la révolution de juillet. Ce témoignage n'est pas suspect de partialité. — *Ami de la Religion.*

«Théoriciens! un peu moins de systèmes, un peu plus de pratique! Hommes du gouvernement! un peu moins de paroles sur la nécessité de contenir les masses, et un peu plus d'efforts à la tribune pour grossir leur budget! Un peu d'esprit de suite, surtout dans les questions d'organisation de la charité! Hommes d'opposition, qui stipulez, dites-vous, les intérêts du peuple, retranchez de vos discours et de vos journaux tout ce qui ne l'intéresse guère, et voyons ce qui en restera pour lui.

«D'autres agissent pendant que vous raisonnez. Les systèmes sont trouvés, les moyens de moraliser la classe inférieure sont connus; nous les avons sous la main, que tardons-nous d'en faire usage?

«L'éducation professionnelle est sortie des livres, la voilà qui germe et qui fleurit; la France est couverte d'ouvriers de jeunes filles; elle peut l'être bientôt, si nous le voulons, de jeunes garçons recevant la morale au sein de l'atelier, défrichant le sol d'une main exercée à chiffrer leurs épargnes, sachant un peu de l'histoire de cette terre qu'ils rendent féconde, apprenant surtout dans l'Évangile pourquoi ils y sont venus, sur cette terre, qui les paie mal des sueurs qu'elle leur coûte et des larmes qu'ils y mêlent, apprenant dans l'Évangile que pour ces sueurs et pour ces larmes il est une récompense au ciel.

«Il n'y a pas encore vingt-cinq ans qu'entre le latin et l'ignorance il n'y avait rien. A cela deux inconvénients, celui des ignorans et celui des savans inutiles, encombrant les voies des professions libérales et faisant défaut à l'agriculture et à l'industrie. L'intervalle va se combler. Le pensionnat primaire s'élève à côté du collège. L'œuvre de Saint-Nicolas a résolu pratiquement le problème d'élever, de nourrir, vêtir et entretenir des enfans de sept à dix-sept ans, moyennant 300 fr., 240 fr., et même 200 fr. par an, en leur donnant l'enseignement primaire, l'instruction chrétienne et un état qui les fasse subsister toute leur vie; et la fondation, sur ce pied, à part ses frais de premier établissement, réalise, dit-elle, des bénéfices.

«Saint-Nicolas, sous le rapport du prix de la pension, raison décisive pour les classes inférieures, est descendu à des proportions réputées impossibles; l'éducation professionnelle, industrielle ou agricole n'avait rien réalisé jusqu'ici de semblable. A l'institut agricole de Grignon, le prix de la pension est de 1,300 fr. Il est vrai qu'il n'est que de 300 fr. à Roville; mais il faut que l'élève se nourrisse hors de la maison: or, le prix de la nourriture et du logement varie de 25 à 55 fr. par mois. A l'institut de Grand-Jouan, fondé par le conseil-général de la Loire-inférieure, la pension coûte 250 fr. par trimestre. A l'École royale des arts et métiers de Châlons-sur-Marne, elle ne s'élève qu'à 600 fr., mais c'est encore le double de Saint-Nicolas. Enfin, à Paris, à l'École spéciale du commerce, l'École centrale des arts et manufactures, celle du commerce et des arts industriels, les pensions coûtent par année, la première, 1,400 fr., la seconde, 773, et la troisième de 8 à 1,300 fr. suivant l'âge.

«Nous mentionnons ces écoles à raison du prix de la pension seulement, car nous reconnaissons qu'il n'est au fond nulle comparaison à faire entre elles et l'institution de Saint-Nicolas. Elles s'adressent à des enfans de 14 à 17 ans; Saint-Nicolas prend les siens en bas âge; dans ces écoles, les enfans doivent arriver pourvus de l'instruction primaire; ils viennent la chercher à Saint-Nicolas. Les instituts agricoles, les écoles d'arts et métiers qu'on a fondées jusqu'ici avaient un objet particulier, un but excellent, celui d'élever le travail des mains à l'état de science et d'art, d'ouvrir au commerce et à l'industrie une voie parallèle à la voie littéraire, à l'éducation dite libérale. Le fils de l'homme aisé qui veut suivre la ligne industrielle, commerciale ou agricole n'a plus besoin de suivre jusqu'au bout le chemin qui mène au barreau, à la médecine ou au sein du clergé; il reçoit une éducation professionnelle et spéciale. Saint-Nicolas a en vue une toute autre classe, et son prix s'est abaissé, au niveau de cette classe, de 300 fr. à 200; c'est celle des ouvriers peu riches, placés dans des conditions particulières, celle des gens de service, des enfans sans père connu, de ceux dont les père et mère sont à leur égard, moralement, comme n'existant pas, et pire en-

core. Un tiers de la maison de Saint-Nicolas appartient à cette dernière catégorie: un grand nombre sont des orphelins de juillet, un grand nombre aussi des orphelins du choléra. Mgr. de Quelen y avait placé plusieurs de ceux-ci. Saint-Nicolas renferme beaucoup de ces infortunes sans nom, telles que Paris seul en connaît et qui y trouvent un asile ignoré. Une jeune femme, fondant en larmes, embrassait dernièrement un de ces enfans dans le parloir; son mari avait perdu 800,000 à la Bourse, et elle avait placé son jeune fils à Saint-Nicolas, aux frais de sa famille: il ne lui restait pas même de quoi payer sa pension. Des associations de charité, celle des *Amis de l'Enfance*, la *Société générale de Philantropie*, d'autres encore y font entrer leurs protégés; la famille royale aussi y envoie quelques-uns des siens. Toutes choses égales, l'orphelin est préféré: le prix s'abaisse pour lui de 300 fr. à 240. Mgr. de Bervanger n'exclut ni les illégitimes, ni les abandonnés, ni les fils de criminels, ni les vagabonds. Un seul point est nécessaire pour leur admission c'est qu'ils ne soient pas corrompus. Les noms de famille de plusieurs se cachent toujours pour leurs camarades, sous leur numéro d'admission, qui seul les désigne. Beaucoup de ces pauvres enfans sans pères connus, vagabonds autrefois ou nés du vice, sont les modèles des autres! ils ont été plus malheureux, ils sont plus sensibles aux soins de leurs protecteurs, et cela les rend plus disciplinables.

«Promenez vos regards sur cette foule d'enfans répandus dans le préau, et sur leur figure, lisez, si vous le pouvez, leur histoire. Les uns furent abandonnés par des pères et mères coupables; d'autres par des pères et mères que la fortune a eux-mêmes abandonnés. Les pères de quelques-uns ont occupé, dit-on, des charges éminentes dans l'État sous les régimes écoulés. Les petits-fils des Vendéens, dont les aïeux moururent d'une balle révolutionnaire, vivent, sans le savoir, côte à côte des petits-fils des *Bleus* qui ont frappé leurs pères. Le supérieur de la maison connaît seul ces secrets. Quelquefois, grâce à celui-ci, et au nom de la pure innocence d'un enfant, des unions illégitimes ont cessé; la société a compté un mariage de plus. L'orphelin est préféré, avons-nous dit; le fils du vicieux aussi est recueilli avec plus d'empressement qu'un autre: ne court-il pas de plus grands risques, dit Mgr. de Bervanger; et qui donc a autant besoin que lui d'éducation chrétienne, de leçons et de bons exemples? Ce n'était qu'avec répugnance, ajoute le supérieur de Saint-Nicolas, que j'admettais l'enfant d'une femme sans mœurs. Croyez-vous, me demanda l'une d'elles, que, si j'étais une mauvaise mère, j'amènerais ici mon enfant? Si mes parens m'avaient élevée comme il va l'être, je serais autre que je ne suis, et préserve le ciel mon pauvre enfant de me ressembler! C'est donc ainsi qu'on voit reluire jusque dans la boue d'une vie immonde, comme une pierre précieuse, l'image divine, l'étoile céleste, l'âme immortelle! En présence de si bonnes raisons, je me suis déclaré vaincu, nous disait Mgr. de Bervanger. Nous avons appris de lui encore, chose étrange! autre miracle de la maternité! que la pension des enfans des plus immorales de ces femmes était payée par elles avec une scrupuleuse exactitude.

«Oui, la charité d'un seul homme a opéré au milieu de Paris ce prodige tel qu'il n'a été donné jusqu'ici qu'au christianisme d'en produire de semblables: de réunir sous le même toit cinq cents enfans, sortis, les uns de la plus humble classe, ceux-ci de la plus misérable, ceux-là de la plus avilie, vivant ensemble, comme des anges. Vous n'éprouverez auprès d'eux aucun des sentimens pénibles qui vous saisissent dans la maison de charité la plus opulente. L'enfant trouvé, si bien qu'il soit saigné le cœur; les enfans de Saint-Nicolas n'offrent à vos yeux d'autre image que celle d'une troupe joyeuse. Les mystères de la naissance, les misères de la révolution, les ruines de l'industrie se confondent ici sans distinction. Ici se pressent pêle-mêle dans la gymnastique du préau, ici s'unissent dans la musique militaire du dimanche, dans les chants religieux de la chapelle, ravissans à entendre, les petits-fils des enfans de 93, les enfans de l'empire, les orphelins de juillet et de pauvres orphelins de la Vendée, recevant ensemble les mêmes leçons de l'école primaire, de l'école professionnelle et de l'Évangile. Le plaisir d'un tel spectacle ne laisse pas de place pour la pitié; le bienfaiteur a disparu par une charmante illusion du bienfait.

«Saint-Nicolas marque heureusement la limite où l'éducation de la classe inférieure doit s'arrêter. La charité immodérée corrompt le pauvre, comme le luxe gâte le cœur du riche; elle démoralise celui qu'elle secourt, en même temps qu'elle préjudicie à l'indigence délaissée. L'humble blouse des enfans de Saint-Nicolas n'ôte rien à leur allure heureuse; la nourriture

sobre, la nourriture a été cinq sous par jour, n'empêche pas leur teint frais, leur mine réjouie et leur santé robuste.

Le dimanche 21 août, c'était la distribution des prix à l'établissement de Saint-Nicolas; tout l'esprit de l'institution se réléchissait dans cette solennité. La cause de la charité, celle de l'enseignement du peuple, celle de l'instruction professionnelle étaient gagnées. Ecoutez bien, et suivez le programme de la distribution, lu à haute voix. Après la langue française et l'écriture sainte, la géographie et l'histoire; après l'histoire, la musique, la mieux comprise des poésies; après les prix de musique, les prix d'atelier. Suivez le programme: l'utile va être placé à Saint-Nicolas avant l'agréable, et le plus utile aura le pas sur ce qui l'est le moins. Dans les prix d'atelier, la profession la plus humble est nommée la première; c'est le moyen de la relever. Le prix des cordonniers d'abord, celui des tailleurs après; puis celui du tourneur et du passementier avant celui du bijoutier et du graveur. C'est de l'économie politique et de la philosophie en action.

Mais la distribution des prix, c'est le couronnement du maître autant que celui de l'élève, c'est le couronnement de l'œuvre, c'est un résultat. Remontons à la cause, sachons à quelles rudes conditions s'obtiennent les succès de la charité, dont la patience aussi est le génie; racontons à nos lecteurs l'histoire et les détails de la belle fondation de Mgr. de Bervanger. A cette source de l'instruction professionnelle du pauvre, comme à la source de la charité publique, c'est le christianisme, c'est un prêtre que nous rencontrons.

Dans une maison du faubourg St-Marceau prenait naissance, en 1827, l'œuvre de St-Nicolas. La même origine modeste est commune aux fondations les plus durables, 7 pauvres enfans y formaient le germe de l'établissement; tout y était pauvre. Un honnête ouvrier était chargé de surveiller les études et l'atelier; sa femme préparait la nourriture des enfans et s'occupait des autres soins du ménage. Au bout de six mois, un logement plus vaste et plus approprié à la fondation s'ouvrit aux élèves. Ce logement on l'avait loué. L'usage de louer à long bail les maisons de charité et d'enseignement devrait être substitué le plus souvent à celui d'élever de dépendieuses constructions. Beaucoup d'institutions pieuses succombent sous les frais de premier établissement. Les bâtimens, qui sont le moyen, dessèchent vite et pour longtemps, les sources de la bienfaisance qui est le but. Si les capitaux engouffrés dans les propriétés immobilières des institutions charitables étaient employés à la charité, il y aurait trois fois plus d'indigens secourus. La fondation de Saint-Nicolas, à cette seconde phase de l'œuvre, établit des ateliers de brochage et une fabrique d'agrafes. Les petits ouvriers éprouvaient des peaux ou faisaient des trous pour des carles. Trois ans plus tard, on quitta Paris pour aller habiter, à Vaugirard, toujours en la louant, la maison qu'avaient occupée les enfans des chevaliers de Saint-Louis; elle reçut 70 enfans. Une mécanique de nouvelle invention ruina l'atelier d'agrafes; celui d'épilage des peaux fut reconnu nuisible à la santé des petits ouvriers; celui des carles leur affaiblissait la vue; on les abandonna. Ils furent remplacés par des ateliers de chausses, de socques, d'allumettes, de boutons de métal; mais, outre qu'ils ne donnaient pas de bénéfices, ce n'étaient pas des professions. L'institution en était là en 1830.

Le choléra passa sur elle sans l'atteindre. Le choléra d'une part, de l'autre la révolution de 1830, loin de l'étouffer dans son germe, grossirent considérablement sa population. L'établissement fut transféré à Paris, rue de Vaugirard, 93, où il est aujourd'hui. Il pouvait contenir 100 enfans, divisés en cordonniers, tailleurs, compositeurs d'imprimerie, fabriciens d'étiquettes à l'usage des marchands de portefeuilles, et imprimeurs en taille-douce. Il fallut renoncer à l'imprimerie en lettres et en taille-douce; ces ateliers coûtèrent trop.

M. le comte de Noailles avança 100,000 fr. à l'œuvre sans intérêt pendant dix ans. Ses largesses ne se bornèrent pas à ce bienfait. Le prêt de 100,000 fr. était à notre avis un présent funeste. La fondation, de locataire devint propriétaire; elle se jeta dans d'immenses constructions, non sans doute au-dessus de ses besoins, mais à coup sûr au-dessus de ses forces. La témérité pour réussir n'en a pas moins tort: celle de Mgr. de Bervanger, le fondateur de Saint-Nicolas, fut si heureuse, qu'en douze ans le nombre des enfans s'est élevé de 100 à 550; qu'il a fallu créer une succursale à Issy; et que ce nombre de 550 monte toujours. Mgr. de Bervanger ne s'en est pas tenu à l'expérience de ses tentatives individuelles: il a visité toutes les maisons charitables de France et de l'étranger; il a fait la comparaison de ses plans avec les épreuves tentées dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Espagne, en Prusse, en Saxe, en Bohême et en Autriche, en Bavière, dans le Wurtemberg, en Suisse, en Italie, à Rome. C'est à Rome qu'il a rencontré, dit-il, les institutions les plus fécondes et les plus complètes. Mgr. de Bervanger compte aujourd'hui neuf ans d'efforts non interrompus. Appréciations à sa valeur le travail de sa charité patiente, de son expérience laborieuse, et puisqu'il faut le dire, de son audace; profitons-en, ne souffrons pas que périsse le fruit de tant de zèle. Honte au gouvernement, honte à nous, malheur aussi à nous si la société, si Paris laisse s'accomplir un tel désastre!

L'institution de Saint-Nicolas dans son état actuel a pour but de joindre à l'apprentissage d'un métier, les études élémentaires, et particulièrement celle de la religion. Elle se propose de faire de bons chrétiens, de bons ouvriers, de bons citoyens. Un peu plus d'une heure par jour est employée à l'explication du catéchisme, de l'Évangile et de l'histoire sainte. La prière du matin et celle du soir, comme partout, est faite en commun. Les plus petits et ceux d'une santé délicate n'assistent pas durant l'hiver à la messe

qui a lieu tous les jours. Il en est de même des plus grands qui travaillent dans les ateliers. Les enfans chantent l'office en musique; les plus sages servent à l'autel. Les parens et les bienfaiteurs des enfans peuvent assister aux exercices religieux.

On enseigne la lecture, l'écriture, l'arithmétique et l'orthographe, les élémens de la grammaire française, la géographie, l'histoire de France, l'analyse grammaticale et logique, la tenue des livres, le dessin linéaire, la géométrie pratique, le chant, la gymnastique et la natation; les premières notions de physique, de chimie et d'histoire naturelle, applicables aux usages de la vie; l'arpentage et le toisé; l'horticulture, l'économie rurale et domestique, et l'hygiène.

L'enseignement est pratiqué par des laïques qu'on appelle des Frères; ils sont pourvus de diplômes et soumis à tous les réglemens universitaires.

Les enfans qui ne font pas partie des ateliers ont huit heures et demie de classe par jour. Les plus petits se lèvent plus tard que les autres, et ont deux heures de classe de moins.

Saint-Nicolas compte aujourd'hui des ateliers internes au nombre de vingt. Les principaux sont ceux des cordonniers, tailleurs, selliers, passementiers, bijoutiers, menuisiers, ébénistes, fondeurs en caractères. On y a essayé de la typographie. La boulangerie, dont le pensionnat s'approvisionne, est desservie par des enfans de la maison. Chaque chef d'atelier prend l'atelier pour son compte: plusieurs sont d'anciens élèves de Saint-Nicolas; ce qui offre un moyen excellent de maintenir dans la maison l'esprit de discipline et d'unité. Les enfans travaillent au profit de l'atelier jusqu'à leur première communion, c'est-à-dire, jusqu'à 12 ou 13 ans. Après cette époque, le prix de leur pension et leur gain se compensent, aussitôt que leur apprentissage a atteint sa première, sa seconde ou sa troisième année, suivant la profession. Si l'éducation des enfans est complète et qu'ils restent dans la maison, leurs profits, déduction faite du prix de la pension, sont déposés à la caisse d'épargne. L'accroissement de l'âge n'en amène aucun dans le prix de la pension.

L'éducation professionnelle n'est donnée aux élèves qu'à la demande des parens, qui ont le choix de la profession.

Avant la première communion, le travail des enfans dans les ateliers est de deux heures seulement le matin, et une heure et demie le soir; après la première communion, le travail est de huit heures et demie par jour.

La nourriture, à Saint-Nicolas, est frugale; elle doit être. Les enfans font quatre repas. De la viande à dîner; à souper des légumes; aux deux autres repas du pain seulement; un peu de vin les dimanches et les fêtes. Les viandes sont les mêmes pour les maîtres que pour les enfans; on ne sert que de bon pain blanc aux uns comme aux autres. Les élèves peuvent recevoir de leurs parens ou protecteurs de petits supplémens pour le déjeuner et le goûter. Cela est contraire à l'égalité, mais conforme à la vie sociale. Les enfans sans parens ou dont les parens sont pauvres doivent s'habituer de bonne heure à ne s'appuyer que sur eux-mêmes, à voir à côté d'eux de plus riches et de plus heureux, à avoir plus de courage, à mener une vie plus dure, à être plus instruits, plus sages, plus recommandables. Le principe de l'égalité n'est qu'une illusion et méchante fiction; ce n'est qu'une illusion d'isolement partout ailleurs que devant Dieu et devant la loi. Il faut l'expliquer aux enfans, et quand ils l'éprouvent la leçon vaut mieux.

Le jeu assaisonne le déjeuner de huit à neuf heures, et le goûter de trois heures et demie à quatre heures et demie. Cinq quarts d'heure de récréation suivent le dîner, qui a lieu à midi. Les jeux recommencent après souper, dans l'été, jusqu'à la nuit. Les récréations sont plus longues le dimanche.

Des Sœurs préparent la nourriture des élèves et sont chargées aussi de l'infirmerie et de la lingerie; les réfectoires, comme les classes, sont chauffés avec autant de soin que dans les meilleurs collèges de Paris.

L'infirmerie est partagée en trois salles, selon la nature et le degré de la maladie. L'institution a une pharmacie et une salle de bains. Chaque jour on consacre une demi-heure à la propreté; on aide les petits à se peigner et à se laver. De jeunes mères parisiennes, plus exigeantes que d'autres, ont trouvé, dit Mgr. de Bervanger, que les ongles de leurs enfans n'étaient pas absolument irréprochables. En ce point je confesse avec humilité mon insuffisance. Dans l'hiver, la toilette de propreté des mains et du visage a lieu à l'eau tiède, ce qui est presque de la recherche. Quand la saison le permet, les enfans prennent des bains de pied. Ceux qui se montrent d'une malpropreté incorrigible sont renvoyés, et ceux atteints d'un mal contagieux quelconque, à plus forte raison. On bannit sans pitié les vicieux. Les maîtres couchent au milieu des enfans. Un d'eux veille dans les dortoirs éclairés toute la nuit. De temps en temps les enfans changent de voisins. Les plus grands se lèvent à cinq heures du matin, les petits à sept. On se couche à sept heures en été, en hiver à huit heures.

Les notes bonnes et mauvaises, remises par les maîtres, sur chaque élève, sont lues toutes les semaines, à la chapelle. La morale remonte ainsi à la religion qui est sa source. Les mieux notés reçoivent un prix à la fin de chaque trimestre. Les vacances sont très-courtes; elles devraient être tout-à-fait supprimées, car pour un grand nombre elles sont impossibles moralement.

Des récréations, des divertissemens extraordinaires marquent certaines époques de l'année: l'ingénieur supérieur a trouvé moyen d'y introduire une sorte de luxe à l'usage de ses petits pauvres, comme il les appelle. En hiver, des physiciens et des ventriloques font épanouir ces mines naïves d'er-

phelins, récompensent les bons écoliers, réchauffent les tièdes, attachent à la maison les plus récalcitrans. En été, ce sont de grandes promenades, où chaque enfant emporte dans son havresac des provisions pour la journée. Malheur aux frais équipages qui vont disputer, ce jour-là, les avenues sablées du bois de Boulogne aux enfans de Saint-Nicolas ! car la petite propriété soulève alors autant de poussière que la grande. Songez, riches, qu'à l'anniversaire de ce jour peut-être où vous les rencontrez, les frères aînés de ces enfans-là prennent des canons. Le gamin de Paris est devant vous moins formidable : on l'a discipliné ; moins espiègle ; on l'a instruit. C'est le gamin de Paris, sachant ses devoirs envers la société et envers lui-même, envers sa famille et envers Dieu : c'est à vous de voir, si, au lieu de le voir ainsi, vous préférerez qu'il reste en disponibilité, par les rues, au service des révolutions. Cette troupe joyeuse est autant de pris à l'ignorance et à la misère, à la corruption et à la police correctionnelle. Vous qui avez gagné la bataille de juillet, avisez à ne pas la perdre ; protégez le peuple : et vous qui voulez gagner celle plus grande et plus belle de l'humanité, grossissez cette troupe disciplinée et heureuse, de tous les petits malheureux qui vous attendent et qui souffrent. Combien de bourses charitables peuvent désormais faire d'un enfant pauvre, d'un ignorant, d'un vicieux, un homme, un citoyen utile et heureux !

Le fondateur de Saint-Nicolas a marché vers le progrès sans s'arrêter, depuis dix-sept ans. La gymnastique s'établit en France par le zèle opiniâtre et trop peu loué du colonel Amoros, et le fondateur de Saint-Nicolas a converti d'exercices gymnastiques la vaste cour de son institution. Il y a un an à peine, on a dit au fondateur de Saint-Nicolas que la France n'avait pas musicienne, que la musique instrumentale n'était pas applicable à la classe ouvrière, qu'il n'y en avait pas de possible pour les pauvres orphelins. Que ne peut l'ardeur de la charité ? que ne peut aussi l'impétuosité du succès excité par l'obstacle à vaincre ? Mgr. de Berneville avait compris l'avantage pour ces orphelins, parvenus à vingt ans à l'âge de servir l'Etat dans l'armée ; d'avoir, outre leur métier, un talent. Ils deviendront tout d'un coup des sous-officiers dans la musique militaire, pensa-t-il. Il l'a cru possible, et il l'a fait. Où trouver les professeurs ? La France ne lui en fournirait qu'à grand prix ; l'Allemagne lui en donnera pour rien, et il fit venir de l'Allemagne des maîtres cordonniers, des maîtres tailleurs surtout, dont la source, en Allemagne, comme celle du Rhin, est intarissable ; des maîtres cordonniers et tailleurs qui sont à la fois artistes et ouvriers, tailleurs, cordonniers et instrumentistes. Il avait songé que le même homme pourrait être cordonnier et maître de chant, et il avait pensé juste. Trois mille francs employés en achat d'instrumens, et un an d'études, pourvurent Saint-Nicolas d'une musique instrumentale, à débiter deux régimens et à étouffer l'orchestre de l'Opéra. Quiconque aura à traverser la rue de Vaugirard le dimanche, de 3 à 4 heures de l'après-midi, pourra s'en convaincre comme nous.

Le soin d'amuser les orphelins de Saint-Nicolas va jusqu'à jeter de l'eau en hiver pour les glissoires sur les pentes du préau, jusqu'à en arroser le sable épais dans l'été pour abattre la poussière. Chacun peut voir les frais visages des élèves aux promenades du jeudi, quand il fait beau ; longues promenades, qui ne durent pas moins de quatre heures. La longue file des blouses bleues égale surtout le chemin de Paris à Issy, où vont et viennent les petits musiciens, presque tous les jours, de la succursale à la maison-mère.

L'institution n'admet de luxe qu'à la chapelle : c'est le génie du catholicisme, où tout part de Dieu et retourne à Dieu. Dieu seul est beau, Dieu seul est grand ; l'éclat et la magnificence doivent se mêler dans nos esprits, surtout dans la jeune imagination de l'enfance, à l'idée de Dieu. Un Dieu abstrait ne correspond ni aux pompes de l'univers, ni aux joies promises du ciel. Le culte du vrai Dieu doit s'harmoniser avec la splendeur de la création. Aux grandes cathédrales la sombre majesté des forêts, retrouvées et vivantes dans les massifs piliers, les feuillages de pierre et les voûtes impénétrables ; aux chapelles le doux aspect d'un champ en fleurs, d'un mois de mai renaissant et éternel. L'âme distraite de Dieu par le monde, est ramenée par les images de la création à Dieu. A la chapelle de Saint-Nicolas les arts ont apporté chacun leur tribut. La peinture, la musique y abonde, et les musiciens, d'après ce que nous venons de dire, n'y manquent pas. La lumière intérieure s'y répand à flots. La preuve encore qu'à Saint-Nicolas règne le progrès, c'est que nous y avons vu pour la première fois l'éclairage aux gaz, ce produit du XIX^e siècle, mêlé aux cierges des catacombes, illuminant l'autel de celui qui se plaît en ces lieux, car il a dit de laisser venir à lui les petits enfans. Si vous doutez que la pompe du culte catholique porte au recueillement, et non à la distraction, contemplez le religieux maintien de ces cinq cents enfans, dont la présence dans le temple n'est marquée que par le retentissement uniforme de leurs pas sur le pavé de la chapelle, à l'arrivée et au départ. Venez les voir au salut du dimanche, à l'heure où le jour tombe, agenouillés, recueillis, et priant, cœurs chastes, âmes candides, que Dieu écoute, et comparez-les à ce que seraient un grand nombre d'entre eux à cette heure-là, sans le génie charitable d'un seul homme ! Songez à ce que deviennent, à cette même heure, les mères de plusieurs de ces enfans, et vous aurez jugé du mérite de la fondation. Vous vous demanderez alors comment nous resterions froids spectateurs, spectateurs inactifs d'une telle œuvre ; comment Paris, les départemens, l'Etat et nous tous, nous ne chercherions pas à reproduire cet admirable asile, ouvert à tant de pauvres enfans, à si bon marché ; comment, ce qui serait pire encore, nous pourrions le laisser déperir sous nos yeux faute d'aide et d'encouragement !

M. L. DOISY.

BIBLIOGRAPHIE.

Persécution de l'Eglise en Suisse.—Nos lecteurs se souviennent du nom d'un écrivain allemand distingué dans le temps actuel, M. Hurter, justement célèbre par sa *Vie d'Innocent III*. Il vient d'être publié un autre ouvrage du même auteur, en trois volumes, sur la persécution de l'Eglise en Suisse, pendant les dix dernières années, la persécution causée par les trames d'une certaine faction de radicaux dont les mesures, marquées au coin d'une extrême violence, ont révolté, en plusieurs circonstances, les sentimens plus raisonnables d'un grand nombre de personnes nullement suspectes de partialité envers le catholicisme. Cet ouvrage doit être éminemment intéressant et favorable à tous les catholiques, par cela même qu'il est le témoignage d'un protestant marquant par sa science et son esprit juste et scrutateur, si propre à exposer les intrigues injustes et la violence anti-chrétienne dont ils ont été les victimes.

Le *Gazette de Bâle*, journal protestant, s'exprime ainsi à l'occasion de ce nouvel ouvrage :

« Oui, l'Eglise catholique a été attaquée, pendant un certain nombre d'années, par les radicaux de la manière la plus révoltante. Des observateurs calmes, impartiaux du progrès des affaires politiques ; des hommes qu'on ne pouvait assurément soupçonner de tendances catholiques, ont vu toutes ces choses avec un chagrin inquiet, et ont signalé à l'attention publique les conséquences fâcheuses qui doivent résulter de tels méfaits ; conséquences qui deviennent tous les jours plus manifestes.

« M. Hurter, dans son ouvrage, s'est proposé d'une manière sommaire, d'examiner les injustices de l'Eglise catholique et pour conclusion il fait suivre cette exposition d'une sorte de déclaration de guerre, motivée par ce qui a précédé.

« Le 1^{er} livre que nous avons sous les yeux, nous paraît destiné à une simple introduction avec les chapitres suivans :

« 1^o. Attaques des journaux ; tendance générale ; attaques particulières contre les ecclésiastiques ; assaut sur les couvens ; invectives contre le Pape et le nonce apostolique ; attaques contre l'Eglise et ses institutions ; insultes aux autorités séculières.

« 2^o. Opinion anti-chrétienne de certains magistrats, manifestées dans des discours, des actes et ordonnances.

« 3^o. Autres productions de la presse contre l'Eglise ; almanachs, pamphlets et traités hérétiques.

« 4^o. Influence de tout ceci sur l'esprit du peuple.

« 5^o. Vexations à l'occasion de sermons.

« 6^o. Corruption des établissemens littéraires et d'instruction publique, par les membres de la société les plus élevés et ceux de la plus basse condition.

« 7^o. Législation hostile à l'Eglise, où l'auteur discute la convention fédérale de 1838 et particulièrement les articles de la conférence de Baden.

Comme on le voit, le premier volume ne contient qu'une série de préliminaires ; les matières principales viendront ensuite, savoir : les articles de Baden ; les sermons des prêtres ; l'administration des couvens ; la prohibition de recevoir des novices ; les expéditions militaires dans le Jura (ceci offre déjà un vaste champ). Les seuls articles de la presse fourniraient des matières pour un très gros volume, à celui qui voudrait reproduire toutes les vécilles, les grossièretés et les obscénités vomies contre l'Eglise catholique. M. Hurter s'est borné à donner un extrait qui paraîtra suffisant. Quel est l'homme assez immoral pour entreprendre d'excuser tous les excès dont la presse en Suisse s'est souillée depuis douze ans ? Qui peut nier que l'Eglise catholique n'ait pas été le point d'attaque de tous les malveillans ?

La gazette de Bâle conclut ainsi :

Ces dernières années ne nous fournissent que trop d'exemples de ce genre et voici la raison pour laquelle le combat entrepris contre l'Eglise catholique a compromis essentiellement la tranquillité de la confédération. Les esprits sont blessés et envenimés et il s'est glissé dans les deux Eglises une irritation telle qu'elle surpasse toute imagination. Mais telle en a été la conséquence que l'Eglise catholique, sans excepter le parti ultramontain, a gagné du terrain. Elle est aujourd'hui plus influente, plus puissante qu'autrefois ; et même la suppression des couvens, dirigée par Argovie avec un stupide aveuglement, a fourni à la cour de Rome plus d'armes redoutables que tous les couvens de l'univers avec tous leurs trésors n'en auraient pu mettre à sa disposition.

Que tous nos lecteurs se rappellent que tout ce qui précède est extrait d'un journal protestant, que par conséquent il peut être considéré comme une accusation de soi-même par le parti protestant, une confession de jugement. Et pour cette raison, non seulement ils ajouteront foi à tout ce qui précède, mais encore ils en tireront cette conclusion qu'il faut que l'injustice, l'oppression auxquelles les catholiques de la Suisse ont été dernièrement les victimes soient encore plus flagrantes et plus violentes qu'elles ne sont représentées. Le nouvel ouvrage de M. Hurter ne manquera pas d'ouvrir les yeux de l'Europe civilisée sur tous ces griefs qui deviendront l'objet de la censure et de la réprobation des hommes justes et libéraux de tous les partis et de toutes les croyances. Les catholiques de leur côté sauront apprécier le mérite d'un allié puissant dans la défense de leur cause, allié qu'ils n'avaient aucune raison d'attendre et qu'il a d'autant mieux mérité à leurs yeux qu'il lui a fallu fouler aux pieds des préjugés religieux et dénoncer les actes de ceux qui professent la même doctrine que lui.

Catholic Advocate.

BULLETIN.

Nous n'avons pu nous procurer nos journaux qu'hier, quoique les lettres apportées par le *Caledonia* aient été remises depuis plusieurs jours, trop tard par conséquent pour en faire des extraits, notre journal étant composé. Nous ne savons pourquoi il en est ainsi à l'arrivée de chaque paquebot : les journaux anglais donnent régulièrement les nouvelles quatre à cinq jours, et quelquefois plus, avant que les journaux venus de France soient délivrés ; et l'on se voit à tout coup obligé de copier les premiers. Pour cette fois-ci le malheur n'est pas grand, car les journaux sont pauvres de nouvelles, elles peuvent être contenues et résumées dans quatre ou cinq lignes. Un incendie à Liverpool, dans lequel huit personnes périrent ; un peu plus d'activité dans le commerce anglais ; quelque agitation pour le rappel de la loi sur les céréales ; un accident, provenant d'une trop grande foule à l'office de Noël, dans l'église de Galway en Irlande, et dans lequel 30 personnes furent étouffées : voilà pour les Isles britanniques. Le commerce français et en particulier celui du sucre indigène, en voie de prospérité ; le mariage projeté entre la Princesse Clémentine et le frère de la Duchesse de Nemours ; la formation d'un conseil privé du roi des Français ; quelque doute sur la persévérance de l'empereur de la Chine dans l'exécution de ses promesses ; l'office de la médiation de la France entre les deux puissances rejetée, puis l'événement de Barcelone : voilà pour l'étranger. Mais une nouvelle importante, c'est celle de l'acceptation, dit-on, de la démission de Sir Charles Bagot. On ne parle pas de son successeur. Nous avons assez fait connaître notre opinion relativement au Gouverneur ; il n'est pas besoin de dire combien nous estimons malheureux un tel événement. Son successeur, quel qu'il soit, ne pourra remplacer Sir Charles entièrement à nos yeux ; car avec les mêmes bonnes intentions et le même but, un autre peut prendre des moyens bien différens d'arriver à ses fins, et nous ne pouvons y gagner. Nous reviendrons peut-être sur ce sujet. Une lettre de Kingston, qu'on vient de nous communiquer, annonce que Son Excellence, après avoir éprouvé du mieux, est retombée de nouveau dans un état inquiétant. Les prières, et les adresses de félicitations et de loyauté continuent dans toutes les parties de la province.

Une cérémonie bien touchante eut lieu à la cathédrale, dans la matinée d'hier. C'est la bénédiction et l'offrande à l'enfant Jésus des enfans des écoles des Frères et des autres écoles de cette ville.

A huit heures arrivèrent les enfans des Frères au nombre de 1100 environ, rangés sur deux lignes, qui occupaient presque toute la continuité des rues de leur école à la cathédrale. Ceux des autres écoles se réunirent dans le même ordre aux premiers ; en sorte que tout le bas de l'église était occupé par ces enfans, et suffisait difficilement à leur grand nombre. Mgr. revêtu de ses ornemens pontificaux, leur fit de son trône une allocution simple et touchante, sur les avantages de l'éducation chrétienne et le bonheur de se consacrer en ce jour à l'enfant Jésus. 250 d'entre eux environ s'approchèrent de la Ste. table à la messe que S.G. célébra à l'autel de l'Archiconfrérie. Ce fut après la messe que l'évêque fit l'acte de consécration à Jésus et à Marie de cette nombreuse famille de petits enfans, et le tout se termina par sa bénédiction solennelle. L'ordre le plus parfait et le plus admirable régna parmi ces enfans durant toute la cérémonie. Une foule de fidèles accourus pour en être les témoins remplissait les tribunes. De douces larmes coulèrent des yeux de bien des mères spectatrices d'une cérémonie qui répondait si parfaitement au vœu le plus cher de leur cœur. Oui, que Jésus conserve le cœur de ces jeunes enfans, qu'il écoute les prières qu'ils lui ont adressées ; qu'il exauce les vœux de ce bon pasteur, de ces vertueux parens, de ces maîtres zélés ; et cette portion si intéressante du troupeau de l'Eglise, qui suit aujourd'hui l'espoir de la religion et de la société, fera un jour sa consolation et sa gloire.

A ce propos nous devons constater le grand bien que produisent les différentes écoles de Montréal. Il n'y a pas très longtems que la plupart des enfans, privés d'une éducation élémentaire que réclamait leur âge, faisaient la honte et le désespoir de leurs familles par leur ignorance, leur irrégularité et leur libertinage, et donnaient à la ville l'exemple de vices naissans qui effrayaient les âmes honnêtes pour l'avenir de ces enfans et celui de leurs concitoyens. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : des écoles tenues sur un excellent pied, forment la génération naissante à la science, à la religion, à la morale ; sèment dans ces jeunes cœurs des habitudes d'ordre, de soumission,

de discipline ; leur inspirent la haine et l'éloignement du vice, l'amour et la pratique des vertus. Dans les rues, comme dans l'intérieur des maisons, ces enfans sont généralement sages et modestes, et il est aisé de les distinguer de ces petits vagabonds qui vivent encore sans maîtres et sans frein, soit qu'ils ne puissent trouver place dans les écoles trop peu nombreuses, soit que leurs pères et mères, indignes de ce beau nom, ne se mettent pas en peine de les y envoyer. La saison de l'hiver, si redoutable pour le pauvre, surtout dans les villes, et qui dans les campagnes prive des écoles les enfans indigens, ne produit pas ici ce fâcheux résultat. Des secours charitables permettent de fournir des habillemens aux enfans pauvres qui par là peuvent en toute saison suivre le cours des classes gratuites. Aussi l'empressement est général, et parens et enfans se montrent zélés pour l'éducation. Il faut dire aussi que l'établissement des sociétés de tempérance et le retour aux pratiques religieuses dans ces dernières années, en ramenant dans les ménages des idées d'ordre, de moralité et d'économie, a réjailli aussi sur les enfans qui ont le bonheur d'appartenir à ces généreux parens ; et chaque jour le sort des uns et des autres va s'améliorant à l'unisson, sous les auspices de la religion. Quel heureux avenir nous est présagé par ces beaux commencemens, et que nous avons d'actions de grâces à rendre à Dieu qui fait de si grandes choses parmi nous !

L'Institut des frères des Ecoles Chrétiennes est de plus en plus prospère. Les préjugés qui s'élevaient contre eux tombent tous les jours ; et leur nombre est grandement insuffisant pour toutes les demandes qui viennent chaque jour de toutes les villes et de tous les pays. Pour donner une idée des succès et de la propagation de cet Institut, nous apprendrons à nos lecteurs qu'en novembre dernier il comptait 390 établissemens, dont 330 en France ; le nombre de frères employés dans l'Institut est de 3030 ; celui des novices est d'environ 550. Quel bien ne peut pas opérer un si grand nombre d'ouvriers, et quels succès ne promet-il pas à la religion et à la société !

L'*Aurore* annonce, avec d'excellentes réflexions, le soi-disant mariage de l'apostat Normandeau. Il manquait cela à ses scandales. Nous ne nous sentons pas le courage de dire un mot de plus.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

MISSION APOSTOLIQUE PROTESTANTE.—Il y a eu ces jours-ci une assemblée de ministres de l'Eglise Anglicane et de plusieurs autres protestans de cette ville, présidée par le Lord Evêque Anglican, dans laquelle on a reçu des donations de terres et de fonds en espèces pour l'encouragement d'une mission protestante dans le pays, dont le Rév. Landy, par parenthèse, doit faire partie. Nous sommes extrêmement flattés de voir le zèle qui s'est emparé du clergé protestant qui va entreprendre de nous arracher au papisme assisté du Rév. Landy et Normandeau dont les noms suffisent seuls pour assurer le succès, parce que comme il ne manque pas d'ignorans prêtres papistes aujourd'hui pour entraver leur apostolat nous avons l'espérance bien arrêtée que ce ne sera qu'un feu de paille. Cependant nous ne pouvons nous défendre d'un pénible sentiment en songeant à ces sombres croisades contre le catholicisme qui semblent nous présager toutes les horreurs du fanatisme religieux qui a si longtems déchiré les entrailles de l'Irlande ; on suit ici aujourd'hui la même marche en tous points. Nous avions pourtant bien assez de nos dissensions politiques sans y ajouter encore le brandon de la discorde religieuse dans un pays qui jusqu'ici, grâce à Dieu, a été à l'abri de ces tourmens inextinguibles quand une fois elle prennent naissance au sein d'une population. Nous réproprons de la part de la société que nous représentons ces fanatiques entreprises dont nous sondons le secret parce que nous sommes ennemi surtout du plus épouvantable de tous les fanatismes, celui qui prend sa source dans une fausse ambition religieuse. Encore une fois ce n'est pas que nous ayons la moindre crainte sur la stabilité de nos institutions religieuses, et parlant nationales, mais nous découvrons à l'évidence dans les procédés de ces nouveaux zéloteurs ce que nous avons toujours pressenti depuis que nous sommes capable de former une opinion politique, c'est à-dire ce que l'histoire d'Irlande surtout enseigne à chaque page. *Aurore.*

NOUVEAU-BRUNSWICK.

—Le Saint-Siège vient de retrancher la province du Nouveau-Brunswick du diocèse de Charlotte-Town, et de l'ériger en un diocèse séparé. M. William Duffard, grand-vicaire de l'évêque de Charlotte-Town, chargé de la congrégation catholique de Frédéricton est nommé évêque du nouveau diocèse. Le diocèse de Charlotte-Town se trouve réduit maintenant à l'Isle du Prince Edouard et aux Isles de la Madelaine. *Canadien.*

ECOSSE.

—L'extrait intéressant qui suit, emprunté au *Presbyterian*, est contenu dans une lettre de son correspondant de Glasgow. Il y est fait mention honorable du penchant décidé de la royauté pour les opinions d'Oxford. Cette

circonstancé a mis en émoi toute l'Eglise écossaise pour l'outrage qu'il croit avoir reçu. Chaque jour semble abrégé le chemin.

« L'insulte que la reine a faite à l'Eglise d'Ecosse en s'absentant, le premier dimanche après son débarquement sur le rivage de Caledonia, de l'Eglise paroissiale de Dalkeith et de la grande église d'Edimbourg fait le sujet de discussion très sérieuse sur les journaux politiques ainsi que sur le *Christian Witness* et le *Scotch Guardian*. Pour un certain journal, *the Times*, c'est le sujet d'un certain triomphe pompeux, le présage de la chute de l'établissement presbytérien et un augure favorable de l'établissement épiscopal sous la forme puseyiste. Le *Morning Chronicle*, journal tout aussi influent, mais d'une politique opposée, défend la conduite de la reine sur le principe d'une préférence consciencieuse pour l'Eglise épiscopale. Mais le *Guardian* démontre le faux de ce raisonnement en rappelant que la reine, par son serment d'office, (*coronation Oath*) s'est engagée à maintenir l'Eglise presbytérienne écossaise, de la même manière qu'elle s'est engagée à maintenir et à gouverner l'Eglise épiscopale d'Angleterre. C'était donc le moins qu'elle pût faire lorsque, visitant son royaume septentrional, elle y donnait des marques de respect pour son établissement ecclésiastique en se présentant à l'une de ses églises. Son absence d'icelles, lorsqu'elle n'était qu'à sept milles d'Edimbourg et un mille de Dalkeith, a été, pour le parti dominant du Kirk, d'autant plus insultante qu'elle a fait venir d'Edimbourg un ministre épiscopal puseyiste pour prêcher en sa présence dans le palais du duc de Buccleugh, lequel ministre n'est nullement distingué par ses talens ou son mérite, comme orateur. Ce procédé a donné cours à un rapport que si les conservatifs du Kirk sont forcés par les circonstances à abandonner l'établissement, les modérés qui semblent disposés à s'amalgamer avec les puseyistes, seront salariés par le gouvernement et deviendront membres de l'Eglise établie. »

ALLEMAGNE.

— C'est avec des sentimens de douleur mêlés d'effroi, que nous lisons dans l'*Union catholique* qu'il s'est formé deux associations de protestans, avec les dénominations, Pune de *protestantillons*, l'autre de *protestans amis*. Les prédicans de ces sectes nient formellement la descente du Sauveur aux enfers, parce qu'ils nient qu'il y ait un enfer. Ils nient la résurrection du Sauveur, au-si bien que la résurrection des morts. Ils disent que le Sauveur n'était qu'un homme, mais ils sont disposés à admettre qu'il était le meilleur homme qui ait jamais vécu. Les Protestans-amis comptent parmi leurs plus zélés propagandistes plusieurs professeurs de Théologie, des dignitaires ecclésiastiques, et parmi eux le surintendant général Bretschneider. La gazette ecclésiastique universelle de Berlin (*l'Union Catholique* n'en donne pas le titre) est l'organe officiel des Protestans-amis : elle annonce que plusieurs ecclésiastiques protestans ont adopté leurs opinions et qu'à une assemblée récente de leurs membres, tenue à Leipzig, il s'y est trouvé deux cents personnes.

INDES.

— On lit dans le journal de l'Inde *Bengal-Herald* qu'un des régimens européens principalement composé de soldats catholiques ayant reçu l'ordre de se tenir prêt à aller joindre l'armée dans l'Afghanistan, prépara une adresse au gouverneur-général de l'Inde pour qu'on lui donnât un prêtre catholique qui leur administrât les secours spirituels durant leur marche et sur le champ de bataille. L'adresse fut remise au colonel du régiment, avec prière de la transmettre à lord Ellenborough, et, dans le cas où le gouverneur-général refuserait d'accéder à cette requête raisonnable, il fut résolu que chaque sergent souscrirait pour une roupie (2 fr. 50 cent.), chaque caporal pour une demi roupie et chaque soldat pour un quart de roupie par mois, pour l'entretien du prêtre qui consentirait à les accompagner ; et, si cette dernière requête leur était encore refusée, il fut décidé que la somme résultant de cette souscription mensuelle serait envoyée à l'évêque catholique de Calcutta pour être employée au soutien de l'asile des orphelins catholiques établis dans cette ville.

Le même journal contient ce qui suit :

« Le zèle des catholiques de Madras, ainsi que leur union dans la cause de la religion mérite bien d'être remarqué. Toutes les classes, Européens, mulâtres, naturels du pays, tous les blancs et noirs, riches et pauvres, soldats et civils (*civilians*) sont étroitement unis. Les souscriptions mensuelles pour l'œuvre de la Propagation de la Foi monte à 200 roupies (500 fr.) par mois, et leurs contributions pour le soutien de l'asile des orphelins catholiques, s'élèvent à la même somme. Une bénédiction spéciale paraît descendre chaque jour sur l'église catholique de Madras. Des centaines de soldats et autres personnes se sont fait inscrire dans le *teetotalism* (société de tempérance), et renonçant à l'ivrognerie et aux vices qui l'accompagnent, sont devenus des membres très édifians de la société. Il ne se passe pas de semaine qui ne soit marquée par la conversion d'un ou de plusieurs de nos frères séparés, et aussi par le baptême de quelques prosélytes payens. Le journal *Madras Catholic Expositor* nous apprend que le nombre des *teetotalers* parmi les catholiques du 37^e régiment européen, en garnison à Madras, est de plus de deux cents. Celui des indigènes de plus de quarante. Parmi les artilleurs et autres troupes stationnées au Mont-Saint-Thomas et à Pongamaler on compte plus de trois cents Européens et deux cents soldats indigènes, à Secunderabad, de trois à quatre cents Européens et environ cent cinquante soldats indigènes, et on s'attend en effet au plus heureux résultat de l'introduction du *teetotalism* parmi les chrétiens indigènes.

« On a eu dernièrement un exemple frappant des heureux effets produits

par le *teetotalism* parmi les chrétiens de toutes les dénominations, soit Européens, soit mulâtres et indigènes, à l'occasion du jubilé publié à Madras; concernant l'état de la religion en Espagne. Tous les *teetotalers* s'étant alors approchés des sacrements avec ces sentimens profonds de crainte et de respect que les grandes vérités du salut ne manquent jamais de réveiller dans les esprits bien disposés.

PUSEYISME DANS L'INDE.— Dans une file de papiers, reçue de l'Inde, nous voyons que le puseyisme s'est glissé dans l'Eglise de ce vaste empire et doit vraisemblablement la soumettre entièrement. Nous trouvons dans les gazettes de l'Inde :

- 1^o. Que deux des possessions du collège de l'évêque sont puseyistes.
- 2^o. Que les étudiants sont profondément imbus de cette doctrine.
- 3^o. Qu'un des professeurs est secrétaire de l'école des hautes études.
- 4^o. Que le chapelain et le secrétaire de l'école des orphelins de Redderpore sont puseyistes.

5^o. Qu'un des professeurs du collège de l'évêque est auteur de certaines publications signées Reparatus, lesquelles combattent les adversaires du puseyisme.

1^o. Qu'à des funérailles faites au collège de l'évêque, le corps fut exposé dans la maison d'un des professeurs, ayant deux cierges allumés l'un à la tête et l'autre aux pieds.

7^o. Que les missionnaires dans la partie Sud de Calcutta, sur lesquels on a beaucoup parlé et beaucoup écrit, sont puseyistes ; et que leur pratique, selon l'expression d'un journal tory (pratique déjà dénoncée à l'évêque) est telle qu'elle doit ruiner la discipline, la spiritualité et la paix dans les autres églises du voisinage.

8^o. Que quelques-uns des prêtres catholiques ont fait une visite au collège de l'évêque.

9^o. Que le puseyisme s'étend rapidement dans l'Inde.

Ce sont là des faits surprenans et qui font voir combien profondément l'Eglise en Angleterre est imbu de ces doctrines. Mais cette innovation doit être attribuée aux méfaits de cet établissement, on doit rapporter à la même cause les derniers excès des artisans rebelles et séditieux. La grande majorité de la classe ouvrière est sans religion, parce qu'on leur a appris à la mépriser par la vie de leurs ministres. Ils sont socialistes ou athées ; et, tandis que la pieuse Irlande supporte des maux incomparablement plus grands sans se mettre en révolte, eux se livrent sans hésitation et d'une manière impie au pillage et à l'insurrection. L'extension effrayante des principes de l'infidélité en Angleterre peut se comprendre par le seul fait de l'établissement d'un organe régulier, sous le titre effronté de *Atheist and Republican*. C'est d'un numéro récent de cet infâme papier que nous extrayons le passage suivant qui fera voir à quel degré d'audace ils sont arrivés dans la propagation de leurs principes dégradans :

« Il n'y a rien de plus surprenant et en même tems de plus pénible à enregistrer que la grande perte de tems et de talens employés pour essayer à prouver l'existence d'un Dieu et ses divers attributs ; et toutes ces tentatives ont abouti à prouver à tous ceux qui ont le sens commun, qu'un tel être n'existe pas. »

« Le prêtre sera abaissé ; sa ruine est devenue certaine par l'attention du peuple réveillée continuellement par l'exposé de ses mensonges, de ses villainies, ses persécutions, ses pillages, ses meurtres, son libertinage, sa fornication, son adultère et ses crimes qu'on ne peut nommer. Les mensonges vont être exposés devant le peuple : le génie sublime de Voltaire et de Paino se manifeste par le moyen de la presse, etc. »

« Parmi les chartistes on remarque deux classes d'hommes comme professeurs. Les bons sont déterminés à n'avoir aucun rapport avec la religion ; les autres, vrais démons incarnés, vrais égoïstes, disposés à ployer leur conscience de toute manière pour plaire au peuple et en tirer leur subsistance. Ces marauds s'intitulent chrétiens-chartistes. Chrétiens ! Les imbéciles ; ils sont trop instruits pour être sincères. Le hasard nous a mis au fait des vices secrètes de ces messieurs, et nous pouvons assurer que, pour la plupart, ce ne sont que de simples contrefaçons de déistes qui visent à s'exempter de toutes redevances. Ils s'imaginent cependant opérer un bien en prêchant une nouvelle religion, qui consiste principalement dans la phrénologie et autres extravagances. Ils prêchent leurs propres vucs sur la *constitution de l'homme*, et avec un front d'airain ils argumentent dans leurs sermons pour faire croire que c'est le christianisme ! »

« Nous recevons une liasse du *Boston Investigator*, concernant la nouvelle agréeble de l'extension de nos vucs. Ce journal mentionne le fait plein d'émotion, savoir qu'il y a maintenant au moins trente journaux infidèles dans les Etats-Unis ! Réveillez-vous donc, athées bretons et nous en aurons autant ici. Le peuple est mûr pour un changement ; il ne faut qu'exposer devant eux notre système d'une manière convenable et il sera universellement adopté. Neus espérons avoir un échange régulier d'intelligence entre nous et les américains infidèles de manière que nos amis des deux côtés de l'Atlantique puissent voir les progrès rapides de notre sainte cause. »

Telle est la condition intérieure de l'Angleterre, notre royale gouvernante avec laquelle, nous dit-on, il nous faut vivre éternellement dans une soumission législative.

FRANCE.

— Les sermons de l'abbé Ratisbonne, frère de celui qui s'est converti à Rome, et qui lui-même s'est converti du judaïsme, ont eu le succès le plus

Belfust Vindicator.

éclatant. On fait mention d'un grand nombre de Juifs et de protestans que l'éloquence de M. Ratisbonne a fait rentrer dans le sein de la véritable Eglise. Parmi eux se trouve le fils d'un riche banquier de Strasbourg, qui est entré au Séminaire de St. Sulpice pour se préparer aux saints ordres.

NOUVELLE-ORLÉANS.

NOUVELLE-ORLÉANS.—Nous sommes heureux de constater un heureux dénouement du schisme déplorable qui a trop long tems régné dans la population catholique de la Nouvelle-Orléans. Ainsi que nous l'avions prévu, ce schisme, occasionné par des malentendus, peut-être par des fautes communes aux deux partis, puis envenimé et nourri par des passions plus aveugles que malveillantes, ne pouvait manquer de faire place au retour de l'union, aussitôt que ces passions seraient calmées. Des citoyens honorables de la Nouvelle-Orléans dont nous aimons à retrouver dans cette circonstance les noms depuis long-tems populaires, ont convoqué, le 9, une assemblée qui a été fort nombreuse. Cette assemblée, présidée par M. Bernard Marigny, a entendu une belle improvisation de M. Soulé; puis elle a unanimement adopté des résolutions pleines de sagesse et de convenance. En vertu de ces résolutions, douze pères de famille ont été nommés à l'effet de mettre en œuvre tous les moyens en leur pouvoir afin d'effectuer un rapprochement entre les marguilliers de l'église St. Louis et Monseigneur l'évêque de la Nouvelle-Orléans. Ce comité a reçu de pleins pouvoirs de l'assemblée; et la manière dont il est composé doit donner l'espoir qu'il réussira dans la mission dont il est chargé.

Courrier des Etats-Unis.

—Le Schisme, ou plutôt les différends qui existaient entre le Clergé Catholique et les Marguilliers de la Cathédrale St. Louis, sont enfin heureusement terminés. Sur l'invitation d'un comité des douze pères de famille, nommés samedi soir par l'Assemblée des Catholiques, Mgr. l'Evêque Blanc, accompagné des Evêques de la Mobile et de Natchez, s'est rendu hier soir à la Salle des délibérations des Marguilliers, où, après une assez longue conférence et des concessions mutuelles, les bases principales d'un arrangement ont été arrêtées à la satisfaction de tous. Quelques points d'une importance secondaire restent encore à régler, mais nous savons de bonne part qu'ils ne peuvent présenter de difficultés sérieuses. On peut donc compter que les cérémonies du culte vont recommencer incessamment à être célébrées dans notre antique cathédrale.

Courrier de la Nouvelle Orléans.

Extraits du Courrier des Etats-Unis.

INDES.—Nous trouvons dans les journaux anglais du 14 décembre une correspondance de Calcutta qui rapporte une nouvelle très importante pour les Etats-Unis. Les tentatives faites au Bengal, par des propriétaires et des capitalistes anglais, pour établir des plantations de coton sur une vaste échelle, ont complètement échoué. Les Etats-Unis sont donc débarrassés du danger de la concurrence dont on les menaçait dans l'Inde.

Aux dernières dates de Calcutta, il y avait eu en mer, parmi les bâtimens anglais qui font le commerce des Indes, plusieurs sinistres considérables occasionnés par le feu. Trois navires avaient été ainsi détruits avec leurs cargaisons qui étaient fort riches. L'un, entr'autres, le *Jessy*, avait un énorme approvisionnement d'épices et une grande quantité de perles dont la valeur était assurée pour cent mille livres sterling.

La ville de Calcutta a été le théâtre d'une horrible explosion causée par un cigarre. Un individu nommé Hudson entra dans un magasin, le cigarre à la bouche pour acheter de la poudre de chasse. Un enfant, seul témoin des causes de la catastrophe, le vit prendre dans la main un échantillon de poudre, et l'approcher de ses yeux pour l'examiner. Probablement des cendres enflammées étant tombées sur cette poudre, Hudson en la rejeta, par un mouvement machinal, dans le baril où il l'avait prise. Une explosion terrible eut lieu, plusieurs maisons s'écroulèrent, 12 personnes furent tuées, et plus de vingt dangereusement blessées. Le cadavre d'Hudson fut trouvé dans les ruines, horriblement brûlé et mutilé.

REMISE DE LA FIN DU MONDE.—Nous nous hâtons de porter à la connaissance de l'univers en général et de nos abonnés en particulier, l'heureuse nouvelle que le prophète Miller vient de découvrir une erreur dans les calculs par lesquels la fin du monde avait été par lui fixée, sans remise, à nous ne savons quel quantième du mois d'avril prochain. En s'amusant, l'autre jour, à refaire une addition, il s'aperçut que, par un oubli de la formalité arithmétique qui s'appelle retenue, il avait obtenu 1843 au lieu de 2843. Il n'y a erreur que d'une unité, mais comme le hasard a bien voulu que ce fut une unité qui vaut mille, la fin du monde se trouve ajournée de mille ans.

UNE HISTOIRE DE VOLEURS.

(SUITE ET FIN.)

Les jours suivans, André Grisard, humilié de l'échec qui venait de compromettre son infailibilité, mit en œuvre, pour réparer sa honte, toutes les ressources de son expérience, tous les stratagèmes de sa rouerie, et son désappointement devint cruellement douloureux quand il vit ses pièges les plus ingénieux, ses guet-à-pens les plus infernaux demeurer sans aucun effet, et sa vieille et redoutable réputation moquée, vilipendée, ruinée, par des *filous de village*.

—Eh bien! monsieur le commissaire? lui disait de temps en temps le père Lagrue avec une espèce de satisfaction maligne, qu'il réprimait aussitôt pour offrir de nouveau son concours à l'infortuné limier et combiner avec lui de nouvelles mesures.

Bientôt la profonde tristesse qui s'était emparée d'André Grisard devint de la consternation. Il arriva un soir chez le père Lagrue, au moment où celui-ci venait de congédier ses batteurs en grange et d'achever l'emmagasinement de son grain.

—Eh bien! voyons, dit le bonhomme à son visiteur en lui avançant un siège et en débouchant une bouteille, aurons-nous plus de bonheur cette nuit que les autres?... Mais quelle mine faites-vous donc? Allons, buvons un coup, ça vous ouvrira les idées et à moi aussi; car je vous avoue que je suis au bout des miennes.

—Père Lagrue, répondit le vieux commissaire en repoussant avec désespoir le verre que lui avançait son hôte, je suis un homme perdu, deshonoré; je ne survivrai pas à un pareil coup...

—Qu'y a-t-il donc? reprit le juge de paix en se rapprochant d'André Grisard avec intérêt et inquiétude; vous ne faites peur.

—Je suis perdu, vous dis-je, et l'on n'a plus qu'à m'enterrer. Tenez, père Lagrue, si nous n'étions pas à une époque où il n'est plus permis de croire à rien, je vous dirais qu'il y a ici des sorciers et que le diable a jeté un sort sur votre village.

—Eh bien! monsieur le commissaire, je n'osais pas vous le dire, mais c'est une idée qui m'est déjà venue plus de trente fois... et si vous m'en croyiez, on observerait de près les allures du berger Jean Michaud... Figurez-vous que même dans les plus mauvaises saisons il ne lui meurt pas une brebis, tandis que celle de Michel Linguet, de Manbieu...

—Je vous dis, père Lagrue, que je n'y survivrai pas; vos filons sont mes assassins; vous ne savez pas le tour qu'ils m'ont joué; ils m'ont volé, moi, commissaire de police!

—Vous?

—Ils m'ont volé la nuit dernière, pendant que nous montions la garde tous ensemble dans le haut du village, volé les quinze cents francs dont je m'étais muni en venant ici. Et ce n'est pas tout, vous ne savez pas ce qu'ils ont mis à la place de l'argent, les misérables, dans le sac qu'ils ont vidé?... Oh! c'est d'une impudence!... Ils ont mis mon écharpe de commissaire de police, ma vieille écharpe avec laquelle je m'étais acquis tant d'honneur.

—Votre écharpe?... Vous ne me croirez pas, si vous voulez, mais je vous le dis, et c'est sûr, il y a là-dedans du sorcier.

—Je ne sais pas ce qu'il y a, mais je renonce à poursuivre de pareils infâmes; arrangez-vous comme vous pourrez, monsieur, le juge de paix, je ne me mêle plus de rien.

—Et qu'allons-nous devenir, monsieur le commissaire, si vous nous abandonnez?

—Vous deviendrez ce que vous pourrez, mais pas plus tard que demain je pars, je retourne à ma petite maison de campagne près de Saint-Quentin; et please à Dieu que j'y oublie qu'il y a au monde un village de Fresnoy-le-Grand! Après une carrière si longue et si bien remplie, venir échouer contre des filons en blouse! Le sous-préfet avait bien besoin en vérité de me tirer de ma retraite pour que mes vieux jours fussent avilis. La dernière preuve d'amitié que je vous demande, père Lagrue, et vous m'en avez témoigné beaucoup durant le séjour que j'ai fait dans votre maudit village, c'est de me garder le secret sur ce triste événement, heureux encore si les misérables qui m'ont joué le tour ne le divulguent pas eux-mêmes.

—Pour ça, monsieur le commissaire, je vous le promets; mais voyons, restez encore une semaine ou deux chez nous; vous chercherez quelque chose au fond de votre sac, et peut-être serez-vous enfin plus heureux. Vous le savez, la chance nous vient souvent au moment où nous nous y attendons le moins.

—Au diable la chance, Fresnoy-le-Grand et ses filons! Je ne reste pas une nuit de plus; et si jamais j'y remets les pieds, ce ne sera que pour voir pendre les coquins qui se sont joués aussi impudemment d'une vieille réputation comme la mienne.

André Grisard quitta en effet le village le lendemain; et, dernier témoignage d'indifférence et de dédain pour ce patraque du procès-verbal et des menottes, les introuvables voleurs n'en continuèrent ni plus ni moins activement le cours de leurs exploits mystérieux.

Mais enfin le hasard vint servir la commune mieux que ne l'avait fait la surveillance la plus exacte et la plus sagace.

Dans les villages du Nord, on joue beaucoup aux cartes; les cartes sont pour nos paysans l'unique et dernier terme des débats qui demandent quelque intelligence. Les dimanches et jours de fête, quand le dîner homérique est achevé, on ne songe ni à la promenade, ni à la causerie; on laisse aller à la danse les beaux les plus intrépides, encore la plupart du temps les filles du village n'ont-elles pas un cavalier pour dix; on s'attable autour d'un crasseux jeu de cartes et d'une douzaine de bouteilles de bière ou de vin. Or, durant une nuit d'hiver, dont une grande partie avait été employée au jeu, bien que la précédente y eût été consacrée tout entière, le calme et le silence étaient enfin rentrés dans la maison d'un des plus riches cultivateurs du village, déjà volé quelques mois auparavant. Les joueurs étaient ou couchés ou retournés chez eux; il ne restait dans la salle, près d'un feu à demi éteint, que l'un des parents du cultivateur, étendu sur la table et dormant d'un sommeil de plomb, et le fils du juge de paix qui, plus aguerri que les autres, continuait à caresser une bouteille de vin, dont il se versait de petits coups, mais très fréquemment. Enveloppé d'un nuage de fumée qui s'exhalait poétiquement de sa pipe, les yeux voilés de fantastiques vapeurs que les caprices d'Hoffmann ont peuplés de si riches fantômes, il se berçait dans une rêverie

vague et délicieuse, lorsque tout à coup, à travers les hizarres découpures du jardin de la ferme, accidentées çà et là de masses ténébreuses et de vives échancrures illuminées par la lune, il eut voir passer, puis disparaître, puis se remonter, une ombre. Les idées de vols qui préoccupaient constamment les habitants de Fresnoy jaillirent dans le demi-sommeil du jeune homme; ses yeux s'ouvrirent largement, il se rapprocha de la fenêtre, revêt l'ombre plus distincte se glissa vers la maison, puis disparut de nouveau dans les ténèbres. L'instant d'après, il entendit des pas légers dans l'allée qui avoisinait la salle. Puis la porte s'ouvrit doucement. Ce jeune homme, qui était vigoureux et brave, et qui ne se laissait dominer, grâce à une éducation assez bonne, par aucune faiblesse superstitieuse, s'arma rapidement du tube en fer qui sert toujours de soufflet chez beaucoup de campagnards, se coucha sur la table à côté de l'épais dormeur, mais de manière à pouvoir épier tous les mouvements de l'individu qu'il supposait être l'introuvable voleur,—et attendit.

Il vit d'abord un rayon terne s'échapper de dessous l'habit de l'inconnu; puis il distingua une lanterne sourde que ce dernier découvrit un peu, et à l'aide de laquelle il examina lentement toutes les parties de la salle, puis les deux dormeurs, devant lesquels il s'arrêta longtemps. En ce moment, certes, le cœur du jeune homme battait avec violence; ignorant le dessein de l'inconnu, qui peut-être était un assassin, il se demandait si le plus prudent n'était pas de se jeter brusquement sur lui en appelant le dormeur à son aide. "Mais, pensa-t-il, aussitôt, je n'ai encore la preuve de rien... Attendons un instant... Si pourtant, s'apercevant que je ne dors pas, il allait me poignarder..." Peut-être alors le jeune homme allait-il se lever, lorsqu'il entendit le mystérieux personnage s'éloigner de la table. Écartant un peu ses mains dont il s'était enveloppé la figure, il le vit s'approcher du pressoir qui occupait une des parois de la pièce, prendre quelque chose derrière un plat d'étain et se rapprocher du foyer. Ensuite, le voleur ouvrit, sous le vaste pan de la cheminée une petite armoire en fer, tira doucement un sac dont il cherchait à étouffer le cliquetis argentin et fourra ce sac dans une gibecière dont il était muni. Puis il prit un second sac avec précaution, et continua ce manège tout en se retournant fréquemment vers les dormeurs.

"Eufin, voilà le voleur trouvé," se dit le jeune homme... Alors il n'hésita plus. Empoignant à deux mains le tube de fer qui était resté entre ses jambes, il se leva d'un bond; deux coups sourds retentirent, celui du tube sur la tête de l'inconnu, et celui d'un corps sur le carreau.

Le jeune homme saisit la lanterne sourde, l'ouvrit, se pencha vers le visage de l'homme qu'il venait d'abattre, et poussa un cri terrible.

En ce moment le dormeur, s'éveillant à demi, habilita des paroles inintelligibles, puis sa tête retomba sur sa main. Le fils du juge de paix qui, au premier murmure de son compagnon, avait vivement recouvert la lanterne, la rouvrit un peu, vit la gibecière de l'inconnu, remit les sacs d'argent à leur place, referma l'armoire de fer et alla en replacer la clef derrière le plat d'étain.

Cela terminé, il chargea le corps sur ses épaules, sortit sans bruit de la salle, traversa le jardin, toujours avec son fusil, gagna une ouverture de la haie, prit le chemin de la maison de son père, se fit reconnaître du chien qui se tut à l'instant, et multiplia les précautions pour n'être pas entendu des domestiques. Il parvint à se glisser sans être entendu, vers la chambre de son père, déshabilla le corps, le coucha dans le lit qui était vide; et, accablé par tant d'efforts et d'émotions, il s'évanouit.

Quand le jeune homme revint à lui, la nuit durait encore et la bougie de la lanterne allait s'éteindre. Un gémissement s'échappa du lit: "Mon père, êtes-vous encore vivant?" s'écria le malheureux parricide en se précipitant au chevet. Rien ne répondit. Le jeune homme alluma en tremblant un flambeau, retourna vers son père, et, voyant qu'il donnait quelques signes de vie, se hâta de lui prodiguer tous les secours qu'il pouvait imaginer, au milieu de sa consternation et dans le désordre de ses idées.

Enfin le vieillard ouvrit les yeux; il promena quelque temps dans la chambre des regards effarés, porta la main à son front, comme un homme dans les idées de qui s'est opéré un déchirement violent; puis, à la vue de son fils dont le front pâle était couvert de confusion et d'horreur, et dont les traits contractés exprimaient un indicible désespoir, retrouvant progressivement le souvenir de l'événement fatal:

—Tout est découvert, n'est-ce pas? lui dit-il en se scillevant sur son séant.

—Mon père! grâce! grâce! c'est moi qui vous ai frappé!

—Et tout le village sait maintenant que l'auteur de tant de vols, c'est moi?

—Personne, mon père; c'est moi seul qui vous ai vu, moi qui vous ai assassiné.

—Ah! béni soit le ciel qui, en me châtiant ainsi, sauve l'honneur d'un innocent. Tu resteras estimé, mon fils, mon crime ne te fera rien perdre; du moins, je mourrai content.

—Mon père! mon père! dites que vous me pardonnez.

—C'est à moi, mon pauvre Eugène, à te demander pardon, moi qui pouvais te léguer un nom si tri sur un échafaud. La justice divine m'a prévenu à temps: c'est à elle seule que tu dois demander une grâce, celle de ton père. Mais tout n'est pas réparé par ma mort, et pour que ton nom reste intact il est encore beaucoup à faire. Hélas! puisse la peine due au père ne pas retomber sur la tête du fils! Ecoute d'abord, comme un confesseur et un juge, l'aveu de toute ma honte; peut-être ensuite Dieu m'inspirera-t-il des moyens d'expiation dont rien ne rejailira sur toi.

Depuis trente ans que j'habite ce village, et dans les vingt autres que j'ai passés à la ville, sache que l'unique pensée de ma vie a été l'amour de l'or, des jouissances qu'il procure, de la considération dont il revêt. Cinquante ans, cette passion effrénée m'a rendu le plus malheureux des êtres; tous les efforts que je tentais n'aboutissaient qu'à la misère; enfin, manquant de tout, accablé de la position dépendante et basse dont rien n'avait pu me tirer, possédé d'une haine furibonde contre tout ce qui était plus haut, plus riche, plus considéré que moi, je quittai, en la maudissant, la ville de Saint-Quentin, et je vins m'ensevelir dans ce village, où du moins je n'étais pas écrasé par tant de supériorités, et où le tableau des misères d'un plus grand nombre me consolait des miennes.

Mais là, comme ailleurs, pour vivre, pour acquérir quelque bien et quelque honneur, il fallait travailler, travailler jour et nuit, et souvent on ne parvenait qu'à grand-peine à gagner du pain pour soi et les siens. Heureusement j'étais garçon et je savais jeûner en attendant le luxe dont la soif me desséchait jusqu'à la moelle des os.

Après dix ans de séjour dans le village, j'étais contre-maître d'une de nos meilleures fabriques, et je me voyais possesseur de plusieurs milliers d'écus, dont chacun m'avait coûté d'horribles sueurs et des grincements de dents. J'épousai une fille de fermier, sa mère, qui m'apporta une quinzaine de mille francs en dot; et enfin, je vis se former le noyau de la fortune que comtemploient mes rêves démoniaques, et par laquelle je voulais être à mon tour un des plus insolents de la ville.

Mais l'âge venait vite et mon trésor s'amassait lentement. Je fut vingt fois tenté de finir la lutte en me donnant un coup de pistolet dans la tête; je ne sais quel infernal espoir revenait sans cesse me sourire et me montrer le but toujours près de ma main.

De l'idée d'un crime exécuté contre soi-même à celle d'un crime exécuté contre la société, la pente est rapide. Je ne sais quelles infâmes hallucinations me traversèrent le cerveau; mais assurément, si je ne cédaï pas à quelqu'une de ces tentations diaboliques, c'est que je voyais toujours au bout un châtement judiciaire, et peut-être une mort ignominieuse avant la jouissance complète des biens que j'aurais ravés.

A force de réflexions, de calculs et d'insomnies ardentes, j'entrevis, pour arriver à mes fins, une voie toute neuve, et dont, plus je la creusai, l'issue me parut efficace et certaine.

Le meilleur calcul, avais-je lu quelque part, c'est de rester honnête homme. Cet axiome essentiellement vrai me parut, avec quelques modifications, devoir être ma règle de conduite.

Il y en a, me dis-je, qui sont honnêtes gens, tout bonnement pour être honnêtes gens; moi, je serai honnête homme pour pouvoir être plus sûrement fripon.

Cette base une fois bien arrêtée, je devins un modèle de toutes les vertus sociales, religieuses, et de toutes les qualités familières qui devaient faire de moi le Franklin de Fresnoy-le-Grand; vingt ans je portai mon masque, vingt ans je mentis à la vertu en la pratiquant; et il y a deux ans environ j'obtins de l'enthousiasme de la commune et de la confiance de l'administration le poste que j'occupe aujourd'hui, et qui devait surtout me faciliter l'exercice de mon industrie machiavélique.

Fut donc de ma vieille réputation d'honneur et des avantages de ma position nouvelle, je commençai mes vols vers la fin de l'année dernière. Ils me réussirent d'autant mieux que le secret de la plupart des familles m'étoit confié, que chacun me consultait comme un père dans ses indécisions, ses chagrins et pour le placement de ses fonds et que l'intimité où je vivais avec tous me permettait de surprendre mille détails favorables à mes expéditions nocturnes. Et puis, je me munissais toujours de prétextes pour les cas de surprise; souvent même je volais en plein jour, et avec une prudence propre à écarter le soupçon prêt à naître; mais le soupçon était-il possible? On aurait accusé avant moi sa femme, ses enfants, le curé, le médecin, les plus anciens domestiques. Plus tard, quand il fallut prendre des mesures de répression et d'enquête, j'eus encore beau jeu, puisque je dirigeais toutes les recherches et que j'indiquais les postes qui devaient être occupés.

Tout cela te fait frémir, n'est-ce pas, Eugène? Oh! oui, c'est bien infâme! Et ne crois pas que j'exécutasse tranquillement ces vols odieux, mille fois plus odieux que ceux des brigands à main armée; loin de là, ma vie était une perpétuelle torture; mais, si près du but après tant de fatigues, il m'en eût trop coûté de m'arrêter en chemin, et pour ne m'être pas chargé de crimes inutiles j'en commettais encore.

Un grand enseignement ressort de ce fait, mon fils! Toute notre vie dépend souvent d'un premier acte; une faute en engendre une autre; nous comprenons si bien la brièveté de la vie que nous ne voulons rien perdre du passé, et telle est notre impatience que nous aimons mieux continuer à nous engager dans une voie mauvaise que de revenir sur nos pas. Je te le répète, le passé est un engagement pour l'avenir. Bientôt tu seras maître de tes actions; tâche que la première soit franche, vertueuse, noble, les autres seront une habitude. La vie est une flèche lancée; si elle est mal dirigée, à mesure qu'elle avance, elle s'éloigne du but.

Maintenant, et comme il faut sur tout qu'une carrière, avant d'être entamée, ne soit pas flétrie, car la honte des pères est souvent aussi un engagement pour les enfants, je vais t'apprendre ce que tu auras à faire pour te conserver un nom pur et conquérir le droit de rester honnête homme.

Si les vols s'interrompent du jour où j'aurai cessé de vivre, il se peut qu'on

viennent enfin à me soupçonner : oui, cela est possible, cela serait. Si j'ai beaucoup de partisans, j'ai aussi quelques adversaires. Un mot donne l'éveil ; on le repousse, mais on réfléchit ; mille petites circonstances oubliées reviennent en mémoire, on combine certains faits, certaines paroles qui, de ma part, semblaient sans portée mauvaise, mais qui, la piste une fois trouvée, deviennent terriblement significatifs ; et te voilà perdu à jamais.

Il faut qu'après ma mort les vols continuent encore quelque temps. Oui, Eugène, il le faut, et c'est toi qui les exécuteras... Je te donnerai des moyens sûrs, infaillibles ; puis tu restitueras tout avec la même sûreté, avec le même mystère...

Laisse-moi me reposer un instant ; puis tu reviendras, et je te donnerai mes dernières instructions."

Il fut fait ainsi que le vieillard l'avait dit. Le jour même de son enterrement un vol fut constaté, puis d'autres ; et un beau jour, un cultivateur ayant retrouvé sous sa porte un sac d'argent étiqueté ainsi : 1000 francs volés le dix mars 18... restitués le 15 juin 18... la commune jeta des cris de joie ; on fit mille conjectures plus bizarres les unes que les autres pour expliquer un fait aussi rare dans les chroniques du peuple voleur ; et chacun attendit son tour avec une sorte de confiance superstitieuse que vinrent corroborer les restitutions de chaque jour.

On épia le consciencieux si ou dans ses nouvelles expéditions avec autant de soin qu'on l'avait fait d'abord ; mais jamais un mode de restitution ne ressemblait à l'autre ; aujourd'hui encore, chacun dans Fresnoy-le-Grand cherche le mot d'une énigme, dont le mystère n'a point échappé à la seconde vue du berger Jean Michaud, lequel nous l'a confié, à la condition par nous de dénaturer certains faits de peu d'importance. Ainsi le père Lagne, ou plutôt son pseudonyme, n'a jamais été contre-maître ni juge de paix. Demandez plutôt aux archivés de la commune.

FÉLIX DAVIN.

LE LADY'S WREATH,

OR YOUNG LADIES MAGAZINE,

EST LE TITRE D'UN NOUVEL OUVRAGE,

PUBLIÉ CHAQUE MOIS A PHILADELPHIE, AU TRÈS BAS PRIX DE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE.

Le but de cet ouvrage est de fournir, à bas prix, un magasin, qui sous le rapport du mérite littéraire et de l'ouvrage mécanique égalera les meilleurs magasins à trois piastres. Chaque numéro contiendra au moins quatre-vingt-huit pages (80) de matière à lire, entièrement originale, provenant de la plume des écrivains mâles et femelles les plus distingués du jour. Une ou deux superbes gravures sur acier, sera donnée dans chaque numéro, et aussi, une série de belles gravures enjolivées et richement coloriées que l'on prépare maintenant, décidément les plus belles séries d'embellissements qui aient jamais été publiées dans aucun magasin. Une ou plusieurs pages de musique nouvelle et populaire seront données dans chaque numéro. Il sera imprimé avec du caractère neuf, fondu expressément pour ce but, et sur papier blanc fin. L'ouvrage est déjà rendu à son troisième numéro, et jusqu'à présent le résultat a prouvé que le désir, de publier un magasin d'un mérite littéraire supérieur et d'un fini élégant au bas prix d'une piastre par année devait être suivi d'un succès complet.

Notre liste de souscription est actuellement double de celle d'aucun magasin des Dames à une piastre, et des CENTAINES SONT AJOUTÉES CHAQUE SEMAINE.

On vient de s'assurer l'aide de nouveaux contributeurs d'un talent connu et reconnu, et les publicateurs sont déterminés à n'épargner aucune peine ou dépense pour rendre l'ouvrage digne du patronage du public de toute manière.

SOCIÉTÉ POUR SOUSCRIRE ET PREMIUMS.

Pour l'avantage des voisins, et pour faciliter les remises, nous enverrons lorsqu'on aura remis FRANC DE PORT.

7 copies de THE WREATH, un an, pour	\$5 0 0
4 copies de do et aucun magasin à trois piastres	\$5 0 0
5 copies de do et aucun journal de la semaine de Philadelphie	\$5 0 0
15 copies de do	\$10 0 0
10 copies de do et aucun magasin à trois piastres	\$10 0 0
10 copies de do et vie de Washington par Nos. par Spark	\$10 0 0
10 copies de do et romans de Scott	\$10 0 0
10 copies de do et ouvrages de (Boz) Dickens	\$10 0 0
20 copies de do et n'importe quel ouvrage ci-dessus nominé	\$15 0 0

Adressez DREW et SCAMMELL, PUBLICATEURS,
67 South third St. Philadelphie.

Les Editeurs qui donneront quelques insertions à l'annonce ci-dessus, et qui enverront les numéros la contenant MARQUÉS AVEC DE L'ENCRE, aux Publicateurs, recevront l'ouvrage pour un an.

Les Editeurs qui donneront cinq insertions à l'annonce ci-dessus et qui y appelleront l'attention du public ÉDITORIALEMENT, recevront, en outre, le dix-neuvième volume du KNICKERBOCKER, commençant en janvier, 1842

AVIS.

UNE INSTITUTRICE capable et bien recommandée trouverait de l'encouragement dans la paroisse de RICHAUD. S'adresser à M. le Curé de ce lieu.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de
LIVRES DE RELIGION, DRIOTS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c. &c. &c.

AUSSI.

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÈGISTRES de Paroisse, de 12 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

J. N. WALKER,

MACHINISTE ET MANUFACTURIER DE

PRESSES,

RUE NOTRE-DAME,

VIS-A-VIS L'ÉGLISE DES RÉCOLETS.

INFORME respectueusement les MAÎTRES-IMPRIMEURS qu'il est prêt à exécuter des ordres pour des PRESSES, les mieux approuvées, faites à des prix aussi modérés que ceux de New-York, donnant à l'acquéreur l'avantage de les recevoir sans impôt.

Les personnes désirant encourager l'industrie des habitans dans le pays, et en même tems se procurer des articles parfaits, sont priées de passer à l'Imprimerie de M. JOHN LOVELL, dans la rue St. Nicholas, pour y examiner une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER.

Montréal, 15 Novembre 1842.

Nous les soussignés, Imprimeurs, certifions que nous avons examiné une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER, de Montréal, que nous croyons être égale en perfection à aucune importée de New-York, aussi propre pour les divers ouvrages du métier qu'aucune des Presses généralement un usage à présent dans la Province.

JAMES STARKE,	J. E. MILLER,
JOHN LOVELL,	PETER GRANT,
LOUIS PERRAULT,	DONALD McDONALD,
JOHN C. BCKET,	JOHN AIKMAN,
JOS. PERRAULT,	L. C. LANTHIER,
JOHN GIBSON,	H. PERKINS,
THOS. EVANS,	A. T. HOLLAND,
F. CING-MARS,	JOHN WILLIAMS,
LEWIS MCCOY,	L. DUVERNAY.

Liste des prix même que ceux de New-York.

Impérial No 5.	\$300
" No 4.	275
" No 2.	260
" No 1.	250
Super Royal.	240
Modium.	230
Foolscap.	130

Presses à copier, Machine à imprimer, et tous les Outils d'Imprimeurs et de Relieurs, faits au plus court avis.

Les Editeurs de papiers achetant des Presses, sont priés d'insérer l'avertissement ci-dessus une fois par semaine pendant trois mois et de charger le montant à

J. N. WALKER.

Montréal, 15 novembre 1842.

M. R. TRUDEAU,

APOTHECAIRE.

VIENT de recevoir un petit assortiment d'ARGENTERIES POUR ÉGLISES, telles que CALICES, CIBOIRES, BURETTES, FONTAINES-A-BAPTÊME, ENCENSOIRS, GARNITURE D'AUTEL, &c. &c. pour lesquels il sollicite l'attention de MESSIEURS DU CLERGÉ. Il a aussi en main un grand assortiment d'ÉTOFFES, GALONS & FRANGES D'OR, D'ARGENT ET DE SOIE. Aussi TROIS LAMPES D'ÉGLISE.

Montréal, 10 novembre 1842.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le-prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces :—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.

Chaque insertion subséquente,	7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s. 4d.
Chaque insertion subséquente,	10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,	4d.
Chaque insertion subséquente,	1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PTRE. DE L'ÉVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,